

COLLECTION « CRITIQUE »



MICHEL SERRES

HERMÈS II

L'INTERFÉRENCE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

HERMÈS II
L'INTERFÉRENCE

OUVRAGES DE MICHEL SERRES



- Hermès I. La communication, 1969.
Hermès II. L'interférence, 1972.
Hermès III. La traduction, 1974.
Hermès IV. La distribution, 1977.
Hermès V. Le passage du Nord-Ouest, 1980.
Jouvences. Sur Jules Verne, 1974.
La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce, 1977.

Chez d'autres éditeurs

- Le Système de Leibniz et ses Modèles mathématiques. Étoiles, schémas, points, PUF, 1968.
Feux et signaux de brume. Zola, Grasset, 1976.
Esthétiques sur Carpaccio, Hermann, 1978.
Le Parasite, Grasset, 1980 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 1997.
Genèse, Grasset, 1982.
Rome. Le livre des fondations, Grasset, 1983 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 1999.
Détachement, Flammarion, 1983 ; éd. revue, 1986.
Les Cinq sens, Grasset, 1985 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 2003.
Statues. Le second livre des fondations, F. Bourin-Julliard, 1987 ; Flammarion, « Champs », 1989.
Éléments d'histoire des sciences, dir. Michel Serres, Bordas, 1989 ; nouvelle éd., 1997.
Discours de réception à l'Académie française, F. Bourin-Julliard, 1991.
Le Tiers-Instruit, F. Bourin-Julliard, 1991 ; Gallimard, « Folio essais », 1992.
Le Contrat naturel, F. Bourin-Julliard, 1990 ; Flammarion, « Champs », 1992.
La Légende des anges, Flammarion, 1993 ; « Champs », 1999.
Les Origines de la géométrie. Tiers livre des fondations, Flammarion, 1993 ; « Champs », 1995.
Éclaircissements. Cinq entretiens avec Bruno Latour, F. Bourin-Julliard, 1991 ; Flammarion, « Champs », 1994.
Les Messages à distance, Fides, 1995.

COLLECTION « CRITIQUE »

MICHEL SERRES

HERMÈS II

L'INTERFÉRENCE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Ci-gît un livre maintes fois défunt. Texte de jeunesse, mort comme elle. Pourquoi la regretter ? L'âge venu, chacun devrait apprendre combien il était vieux, lorsqu'il était jeune. Mort aux champs joyeux où reflourissaient les cerises : on appelait cela une thèse complémentaire. Essai pour se défatiguer, rire, laisser la plume libre après quelques travaux austères. Mort pour avoir outré ses juges et s'être entendu condamner. Mort pour avoir dit, mal, des choses qui, passée la semaine, traînaient un peu partout, dans le ruisseau, les paroles volantes, les groupes d'amis. Il a fallu du courage à son auteur pour le ressusciter, risque d'être accusé de découvrir les îles. Le voici pourtant, non retaillé, tout de guingois, un peu barbouillé, en l'état : pas un iota n'en est changé, non par satisfaction, mais par cette paresse qui est le trésor inaliénable des méridionaux. Il a l'air tout fripé, après ses sept à huit ans de cave, l'air qu'on a lorsqu'on est naïf, l'air de ce temps trois fois béni où nul ne me poussait à publier des livres. Un air de vie ? un air heureux ?

Aubière, 1964 - Romagnat, 1966.
Vincennes, 1972.

introduction

Je présente ici un programme et soutiens une thèse. Ils concernent tous deux la science contemporaine, ce qu'on pourrait nommer, quoique cela n'ait pas grand sens, le nouveau nouvel esprit scientifique. Contre l'usage, la théorie est livrée, toute nue, à la contestation ; l'analyse des exemples est, le plus possible, éliminée ou supposée connue. J'accepte le reproche d'avoir paru quitter le certain pour l'hypothétique, le démontré ou reconnu exact pour la spéculation propre à la philosophie. J'avance néanmoins peu de propositions que je n'aie tenté d'assurer patiemment sur le terrain scientifique. Mais j'ai réduit au maximum l'exemplification pour alléger le propos, éviter la répétition ; et surtout en obéissance à la loi d'airain qui veut que, si le lecteur est savant, il passe outre et que, au contraire, s'il ne l'est pas, il ne comprend pas, alors qu'il comprendrait mieux assurément dans les ouvrages de spécialité. Ainsi ont disparu du texte équations ou protocoles, sur lesquels je m'appuie et dont, hélas, je n'étais pas l'auteur. Le bâtiment achevé, disparaît l'échafaud. Voici un livre sans terreur. Et qui, par là, peut déplaire.

Prise globalement, ma thèse, fort simple, est celle-ci : le phénomène le plus remarquable du nouveau nouvel esprit est l'effondrement de la partition qui faisait naguère de l'encyclopédie une association de cellules. Par des chemins qu'il projetait aveuglément, les sciences en sont venues à un état que Leibniz décrivait : elles

forment, ou tendent à former, un « corps continu comme un océan », qu'il est arbitraire de diviser en mers Éthiopique, Calédonienne, etc. Ce continuum est le siège de mouvements et d'échanges : méthodes, modèles, résultats circulent partout en son sein, exportés ou importés de tous lieux en tous lieux, de manière incessante, selon des lignes de parcours souvent réglées, parfois capricieuses : réseau ou filet dans la mer. Le nouvel esprit se concentrait en une philosophie du non ; le nouveau nouvel esprit se développe en une philosophie du transport : intersection, intervention, interception. Cette philosophie parle des sciences, mais elle n'est pas muette sur le monde qu'elles expriment ou instituent, sur le monde des choses et le monde des hommes.

Elle n'est point ici complètement développée : faute de temps, d'expérience, de savoir ; conscience enfin de mes insuffisances au regard de l'obligation et de l'espoir philosophiques. D'où l'allure programmatique des textes qui suivent ; on pourra condamner leur prétention : je prie le lecteur d'en oublier l'ambition pour n'être attentif qu'à la visée. Il faudra bientôt compléter la description, combler les lacunes, abandonner peut-être certaines avenues, en frayer de nouvelles qui mettront les anciennes à la question. Tout remettre au métier. Un programme présente toujours des zones d'ombre et des marges d'incertitude.

Je l'expose en trois points. Le premier concerne le corpus global dont je viens de parler. À l'occasion du vieux problème de la classification des sciences, que ma thèse rend à peu près insoluble, j'aborde le concept bachelardien de complexité, sur lequel je varie de toutes les manières possibles ; concept si essentiel que l'encyclopédie se déploie dans l'aire sémantique de sa famille. D'où vient, par exemple, qu'une région est une com-

plexion, au sens leibnizien ; qu'il faut élargir le sens du terme application pour expliquer les liaisons multiples entre domaines et l'organisation implicite d'un domaine arbitrairement découpé ; que le savoir dit objectif enveloppe des implications que j'ai désignées comme le non-savoir, ou l'insu de la science, évidence aveugle qui m'oblige à extrapoler le projet bachelardien de psychanalyse (mieux, de loganalyse) de la connaissance objective, de l'archéologie à l'état synchronique des sciences parvenues à maturité ; que l'épistémologie comme telle est soumise, de plein droit, au paradoxe de la duplication de l'encyclopédie sur elle-même, paradoxe qui rejaillit du global au local, de sorte que toute épistémologie régionale est prisonnière de sa région, si son langage est bien formé. La replication, science des sciences, varie, à son tour, de toutes les manières possibles, selon les types d'articulation indiqués par le génitif. C'est en ce lieu que la thèse donne l'occasion de surprenantes rencontres. Si, en effet, toute région est une complexion, et connecte en soi de multiples liaisons, venues du pourtour de l'encyclopédie, ou allant vers ce pourtour, elle est, *quodammodo*, une science des sciences ; elle tend à devenir un point de vue sur le monde encyclopédique. Elle est alors épistémologie régionale deux fois : et d'elle-même selon la duplication et la fermeture, et de la science en général à partir d'elle-même et dans son propre langage, selon la connexion et l'ouverture ; si toute région est une intersection, un nœud d'interrelations, elle finit par contenir, au moins aveuglément, une interprétation de l'ensemble des domaines qu'elle mobilise, d'un biais ou d'un autre. Parmi la dizaine des sens retenus au cours de la variation sur la science des sciences, ce dernier me paraît digne de remarque : il tend à élargir le spectre épistémologique traditionnel, sous le signe de la multiplication. Il résout en rigueur le paradoxe de l'épistémologie intérieure : on ne parle plus de la science du dehors, mais sous le point

de vue et dans le langage de chaque région. Si donc la logique, si les mathématiques, enveloppent une ou plusieurs théories sur elles-mêmes et sur le tout du savoir, il n'en est pas autrement de la « physique » – théorie de l'information –, voire de la cosmologie, des régions avoisinant la chimie et la « biologie », de la linguistique ou de la sociologie... Il ne faut pas hésiter à dire qu'il n'y a pas de science-reine, qu'il ne saurait exister de hiérarchie de la simplicité à la complication, de sorte qu'il est urgent de fonder une épistémologie pluraliste, développant un spectre complet, de la logique de la science, à la linguistique et à la sociologie de la science. Et c'est justement à ce bénéfice que la science est unitaire ou systématique, et non sous l'œil hautain d'une discipline posée, de droit divin, au haut d'une hiérarchie ; unité visée d'une multiplicité de points de vue, dont chacun jouit sensiblement de la même puissance de généralité que les autres. L'unité de circulation, l'épistémologie pluraliste, la philosophie du transport, ruinent sans retour tout dogmatisme. Reste à projeter une épistémologie comparée, sans réduction ni référence, de tous ces langages désignant à l'envi un même horizon de pertinence.

Le problème de la classification se retrouve, naturellement, à l'orée de ce projet. En marge de la tradition, et fidèlement à la thèse, je me suis gardé de choisir un modèle fixe, de privilégier ou d'élire une région ; j'ai comparé, rapidement, en circulant à travers l'encyclopédie, les diverses techniques de classement. Le voyage est monotone : le réseau de Bravais en cristallographie, la table de Mendeleïev dont les périodes se confirment encore par les transuraniens, la surface à trois paramètres que les astrophysiciens ont substituée au diagramme d'Hertzsprung-Russel, donnent l'idée, confrontée aux notions mathématiques usuelles, que toute région tisse un réseau qu'elle jette sur les choses. Peut-on le transférer du local au global ?

Je retrouvais un schéma, dessiné par ailleurs, et qui m'avait paru propre à rendre tangible la cohérence d'un système classique. D'où le redoublement de la thèse : si l'encyclopédie contemporaine est structurée comme le système de Leibniz, moins, bien entendu, le préétablissement harmonique, alors il est naturel que chacune de ses régions soit une complexion, que la complexité en soit le concept dominant, que les notions de dictionnaire et de traduction y soient mobilisées sans cesse, que le pluralisme méthodique s'en dégage aussitôt, comme la distribution des points de vue sur le système ; pour finir, il est inévitable d'établir une philosophie de la communication qui exprime l'encyclopédie et qu'elle est, comme elle exprime le monde tel qu'il est, tel que les sciences le lisent et l'instituent, une philosophie de la communication sans substance, c'est-à-dire sans fixité ni référence.

Il restait, au moins, en ce premier temps, à reprendre le graphe en réseau, invariant par toutes les manifestations locales de l'opération de classer ; montrer qu'on doit moins considérer les cellules qu'enserrent les mailles du réticule, que cette manière d'espace fibré qu'il constitue comme tel. Autrement dit, le partage a moins d'importance que la circulation le long des chemins ou des fibres, la circonscription d'une région a moins d'intérêt que les nœuds de confluence des lignes, nœuds qui sont, selon la thèse, les régions elles-mêmes. Dans cet espace nouveau, l'invention se développe selon un *ars interveniendi* ; l'intersection est heuristique, et le progrès est entrecroisement ; on rend compte ainsi de la complexité. Peut-être de l'intelligence.

Tout ceci concernait l'univers théorique, ou, prise globalement, la Méthode. À déchiffrer son étymologie, celle-ci est désormais moins un chemin qu'une multi-

plicité de voies, une carte : forêt labyrinthique des errements de l'intelligence. À revenir aux graphes régionaux, il vient tout aussitôt qu'un objet en général est, à son tour, saisi (entrepris) au carrefour de plusieurs lignes législatrices. Or, pour optimiser la démonstration, j'avais été conduit à m'appuyer, dès la première partie, sur des exemples où la connexion était totale, je veux dire sur des « régions » où confluaient l'encyclopédie tout entière ; afin de maximiser l'analyse suivante, j'ai choisi un objet très complexe, le solide, qui, lui aussi, concerne une foule de sciences.

À ma connaissance (chétive) et à ma surprise (immense), la philosophie qu'il est convenu de dénommer moderne est, ici, parfaitement silencieuse. L'étonnement de ne point trouver d'objets solides dans le développement d'un discours qui prétend parler du monde m'a amené à retourner la première problématique. Je suis parti de la communication, entendue au sens de la théorie physique des phénomènes de propagation. Elle amène à considérer ce qu'on appelait autrefois les fluides. Ceux-ci paraissent essentiels aux anciennes physiques et à la philosophie de jadis et naguère. Il fallait décidément prendre au sérieux la cire cartésienne et le sucre bergsonien, choses fondantes et volubiles, qui donnaient bien de l'avantage à l'entendement et à l'intuition dans l'affrontement théorique du sujet et de l'objet. Voici le premier état, dans une loi des trois époques, que j'ai nommé subjectif-subjectif. Bachelard, ici de nouveau, se trouve au meilleur des relais : aussi bien par sa *Propagation thermique dans les solides* que par son analyse non cartésienne du morceau de cire, il se place en un état, que j'ai nommé subjectif-objectif, où la science est en train de basculer vers le nouveau nouvel esprit. Reste le troisième état objectif-objectif, où les choses solides impures ou pures, portent, inscrites sur elles, une information que la théorie entière concourt à déchiffrer, où elles s'entre-informent, comme, autrefois, les atomes de

la nature s'entreprimaient. Ce langage informel de l'inter-objectivité nous amène à une philosophie de la nature, où la *tabula rasa* est moins le paradigme de l'entendement que celui de la chose même. Restait à faire varier les objets du monde, pour retrouver en tous lieux l'inscription, l'échange, l'émission et la réception, de ce *logos* muet qui est l'énigme même où nous sommes plongés. Il existe bien un transcendantal objectif.

L'échange, comme loi de l'univers théorique, le transport des concepts et leur complication, l'intersection et le recouvrement des domaines, la conférence indéfinie du sens dans la spéculation non référentielle, miment dès lors, représentent, expriment, reproduisent, je ne sais, le tissu même où sont plongés les objets, que sont les choses mêmes, le réseau mondial diaboliquement complexe de l'entre-information. La communication s'imposait à nouveau au terme d'un circuit reconduisant la théorie.

Le sujet, dans ce jeu, perdait ses avantages. Non point comme joueur contre un démon subtil qui n'est jamais tricheur, mais comme pôle de référence pour l'affrontement que j'ai dit. Qui connaît ? Cela reste un problème, mais pour le philosophe seulement. Qui connaît ? C'est la cité savante. Mieux encore, c'est le premier réseau qui connaît du second. C'est la langue universelle vide qui joue avec la langue informelle de l'univers ; c'est le lieu des interférences théoriques qui connaît celui des interférences objectives.

À ce point, je retrouvais un problème classique, le problème du point, et de la référence. Je l'ai repris et organisé autour d'une variation sur le terme *époque*. J'ai tenté de montrer que cette variation était épuisée, que le problème de la référence était, au sens technique, un problème fini. Le nouveau nouvel esprit, c'est la

pensée sans référence ; le transport est la pensée même, l'invention efficace dans son éveil et l'étrange de ses aurores. Elle est, avons-nous dit, ici-ailleurs, multilinéaire dans son réseau, multivalente dans son discours.

La forme de l'ici-ailleurs me paraît ouvrir un nouveau monde, celui-là même que nous vivons : technologique et scientifique, existentiel et social. Dès que le problème de la réduction s'évanouit, reste la traduction ; dès que le problème de la production disparaît, reste la communication. Dès que le problème de la référence s'épuise, reste l'interférence. Et l'homme, désormais ou bientôt, ne vivra plus que de messages. En ce troisième cercle, les deux autres sont donc compris. L'encyclopédie n'avance que par intersections multipliées, chaque région est un échangeur ; j'interviens dans le monde objectif et contrôle l'information qui circule confusément entre les choses, et tout objet est, aussi, un échangeur ; et voici qu'au moment où je sais en construire, je me perçois moi-même comme tel, et les objets culturels que j'engendre à mon image. J'interviens, et ne pense que si j'intercepte.

D'où la dernière variation, dernière circulation d'un livre suspendu ; elle concerne une complication théorique, oui, et des objets miraculeux du monde, encore : le nom même qu'on accorde aux personnes, dans tout réseau de communication. Variation sur les pronoms dits « personnels », dont l'invariant est, à l'évidence, le *nous*. Il existe bien une intersubjectivité, un consensus transcendantal. Mon site, dès lors, comme penseur, comme être du monde, comme être plongé irrémédiablement dans la cité savante ou culturelle, comme épistémologue, est ce site sans site, ce point toujours décentré puisque indéfiniment mobile, ce lieu sans lieu, cet ici-ailleurs, le chemin de mon errance, le long duquel je traverse une multiplicité de réseaux que je constitue en partie par mon transport, le long duquel je rencontre une inextricable confusion de messages à trier, à séparer, à décoder,

par lequel j'interviens, appelle, écoute, contrôle et organise, par lequel j'intercepte. Qui suis-je ? Rien d'autre assurément que l'intercepteur du savoir théorique, du murmure embryonné des objets, de l'intersubjectivité qui pense, des trois réseaux d'interférences.

table des matières

<u>Introduction</u>	<u>9</u>
<u>Chapitre 1</u>	
<u>L'INTERFÉRENCE THÉORIQUE :</u>	
<u>Tabulation et complexité</u>	<u>19</u>
<u>Chapitre 2</u>	
<u>L'INTERFÉRENCE OBJECTIVE :</u>	
<u>Ce qui est écrit sur la table rase</u>	<u>67</u>
<u>Chapitre 3</u>	
<u>L'INTERFÉRENCE MONADIQUE :</u>	
<u>Le point fixe et l'intersubjectivité</u>	<u>127</u>
<u>Conclusion</u>	<u>157</u>
<u>APPENDICES</u>	
<u>Ce que Thalès a vu au pied des pyramides</u>	<u>161</u>
<u>Musique et bruit de fond</u>	<u>181</u>
<u>Mathématisation de l'empirisme</u>	<u>195</u>
<u>Déontologie : la Réforme et les sept péchés</u>	<u>201</u>
<u>Rires : les bijoux distraits ou la cantatrice sauve</u>	<u>223</u>

du même auteur (suite)

- Atlas, Julliard, 1994 ; Flammarion, « Champs », 1996.
Éloge de la philosophie en langue française, Fayard, 1995 ; Flammarion, « Champs », 1997.
Nouvelles du monde, Flammarion, 1997 ; « J'ai lu », 1999.
Le Trésor, dictionnaire des sciences, dir. Michel Serres et Nayla Farouki, Flammarion, 1997.
À visage différent. L'alliance thérapeutique autour de l'enfant meurtri, dir. Michel Serres et André R. Chancholle, Hermann, 1998.
Variations sur le corps, Le Pommier, 1999.
Retour au Contrat naturel, Bibliothèque nationale de France, 2000.
Le Livre de la médecine, dir. Michel Serres et Nayla Farouki, Le Pommier, 2001.
Hominescence, Le Pommier, 2001 ; L.G.F., 2003.
En amour, sommes-nous des bêtes ?, Le Pommier, 2002.
Variations sur le corps, Le Pommier, 2002.
Paysages des sciences, dir. Michel Serres et Nayla Farouki, Le Pommier, 2002.
Qu'est-ce que l'humain ?, Pascal Picq, Michel Serres, Jean-Didier Vincent, Le Pommier / Cité de la science et de l'industrie, 2003.
Jules Verne, la science et l'homme contemporain, conversations avec Jean-Paul Dekiss, Le Pommier, 2003.
L'Incandescent, Le Pommier, 2003 ; L.G.F., 2005.
Rameaux, Le Pommier, 2004.
Récits d'humanisme, Le Pommier, 2006.
Carpaccio. Les esclaves libérés, Le Pommier, 2007.
La Guerre mondiale, Le Pommier, 2008.
Le Mal propre, Le Pommier, 2008.
Temps des cerises, Le Pommier, 2009.
Biogée, Éd. Dialogues.fr / Le Pommier, 2010.
Musique, Le Pommier, 2011.
Habiter, Le Pommier, 2011.
Petite Poucette, Le Pommier, 2012.
Andromaque, veuve noire, L'Herne, 2012.
Pantopie : de Hermès à Petite Poucette, entretiens avec Martin Legros et Sven Ortoli, Le Pommier, 2014.
Yeux, Le Pommier, 2015.
Du bonheur aujourd'hui, avec Michel Polacco, Le Pommier, 2015.
Écrivains, savants et philosophes font le tour du monde, Le Pommier, 2015.
Le Gaucher boiteux. Figures de la pensée, Le Pommier, 2015.

Darwin, Bonaparte et le Samaritain. Une philosophie de l'histoire,
Le Pommier, 2016.

De l'impertinence aujourd'hui, avec Michel Polacco, *Le Pommier,*
2016.

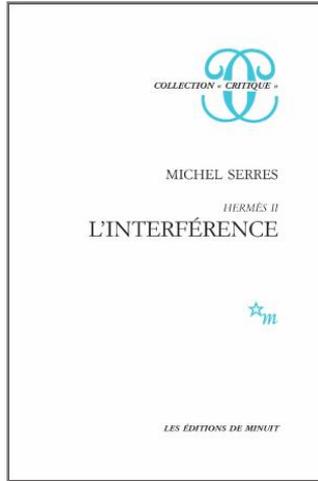
La Légende des anges. Hermès, Gabriel, Turing, *Le Pommier, 2016.*

De l'amitié aujourd'hui, avec Michel Polacco, *Le Pommier, 2017.*

C'était mieux avant !, *Le Pommier, 2017.*

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT ET UN SEPTEMBRE DEUX MILLE DIX-HUIT DANS
LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 6272
N° D'IMPRIMEUR : 1800716

Dépôt légal : octobre 2018



Cette édition électronique du livre
Hermès II, L'interférence de Michel Serres
a été réalisée le 08 juillet 2019
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707301093).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707342812



www.centrenationaldulivre.fr